



CHAPITRE XIX

Visite de Stanley à Manyanga. — Parfonry sur la route de Luteté. — Suicide de Luksick. — Mort de Parfonry. — Folie d'Ivaert. — Excursion à N'jenga. — Décès de Grang. — Retour de la saison sèche.

LE 4 février, les blancs présents à Manyanga faisaient à Stanley une réception grandiose.

L'agent supérieur de l'Association africaine descendu, dès le matin, du steamer le *Royal*, fut salué par de bruyantes salves de mousqueterie et par les acclamations et les vivats des blancs et des noirs de la station, rangés en ordre de bataille sur la rive du Congo.

Une foule innombrable d'indigènes des alentours, attirée par cette fête,

marquait de son côté sa présence et son empressement par des manifestations non moins bruyantes.

Au débarcadère, les blancs, ayant Hanssens à leur tête, offrirent à Stanley leurs compliments de bienvenue.

Le célèbre explorateur répondit à tous par un petit speech cordial, puis gravit allégrement la colline en s'entretenant familièrement avec Hanssens et Nilis.

Arrivé sur le plateau de Manyanga, Stanley, jugeant d'un coup d'œil l'important développement des travaux de la station si activement poussés par Nilis, témoigna au lieutenant son agréable surprise; ses yeux exprimèrent une vive satisfaction et sa figure rayonna de joie.

Quelle différence entre le plateau désert sur lequel Stanley et Harou plantaient, trois ans auparavant, au sommet d'un bambou, la banderolle bleue du Comité d'études, et ce même sol de Manyanga où des maisons en bois, des magasins en fer, des hangars, des étables en dressaient maintenant leurs gracieuses façades et leurs masses imposantes sous l'ombrage de bananiers vigoureux!

Un logement particulier avait été préparé pour Stanley, qui manifesta néanmoins l'intention de prendre ses repas en commun à la table des blancs.

Au dîner du soir un léger incident troubla un moment l'accord qui n'avait cessé de régner depuis longtemps entre les hôtes civilisés de la station de Manyanga.

Stanley, à qui nous avons décerné au cours de notre récit, un légitime tribut d'éloges et d'admiration en tant que champion intrépide du voyage et de la découverte, est par excellence suivant une expression du capitaine Hanssens, l'homme habitué à exercer sur ceux qui l'entourent un commandement absolu.

Cette tendance à l'autocratie a froissé parfois les agents placés en Afrique sous les ordres de Stanley, et voire même ceux qu'un stage assez long dans une armée européenne a familiarisés avec les rigueurs de la discipline militaire. Elle est néanmoins excusable, si l'on tient compte du tempérament nerveux de l'explorateur, ayant à lutter sans cesse contre des obstacles qu'une forte tension de volonté peut seule parvenir à vaincre, et peut-être aussi des ravages produits par les maladies africaines qui rongent comme un poison lent cette organisation de fer.

Donc, le 4 février, au repas du soir, Nilis, en qualité de chef de la station, présidait la table.

Le dîner était frugal; les vins absents ne pouvaient, hélas! animer

les convives, sur qui l'humeur soudainement morose de Stanley avait exercé une fâcheuse influence.

Stanley, harassé de fatigue, était dans un de ces moments de dispositions chagrines, sorte d'accès de spleen où l'on peut oublier, pour la cause la plus futile, toutes les formes sociales du savoir-vivre et se métamorphoser un instant en homme trop brusque, quitte à le regretter sincèrement plus tard.

A l'occasion du service, l'agent supérieur s'emporta violemment contre le lieutenant Nilis. Ce dernier avait cependant réalisé presque un miracle pour offrir à Stanley tout le confortable possible à Manyanga; il avait même mis a contribution à son fonds particulier de provisions alimentaires et d'ustensiles de table pour traiter dignement son hôte anglais.

Aussi le lieutenant éprouva-t-il, pour ainsi dire, un véritable choc en retour. Il s'oublia, et répondit sur un ton très animé à l'agent supérieur.

Celui-ci, furieux contre lui-même et contre tout ce qui l'entourait, s'élança hors de la salle à manger et entreprit au loin une course désordonnée, afin de calmer un peu ses esprits.

Quant à Nilis, ayant retrouvé son sang-froid, il essayait de s'expliquer comment une pareille révolution avait pu s'opérer chez lui d'ordinaire affable et calme, et comment il avait pu répondre à Stanley avec aussi peu de mesure.

La réflexion de part et d'autre arrangea amiablement les choses. Le lendemain, Stanley et Nilis paraissaient avoir oublié le désagréable incident de la veille. Stanley, escorté du chef de la station, inspectait les magasins et les réserves de marchandises.

Au cours de cette inspection, Stanley et Nilis se heurtèrent à Matari père.

Quelques jours de douce captivité à Manyanga, la grâce pleine et entière, accompagnée même de splendides présents, accordée par Hanssens, avaient annéanti dans le cerveau de cet ex-ennemi farouche des blancs toute idée de révolte ou d'hostilité.

Chef détrôné de N'tombo-Mataka, Matari imposait encore, en réalité, ses volontés aux chefs et aux indigènes de ce district; il en remorquait à sa suite un nombre considérable afin de se présenter au célèbre Boula Matari I^{er}, haut et puissant souverain des blancs du Congo, dans le prestigieux éclat d'un seigneur nègre épris de gloriole et de parade.

Les agissements et les hâbleries de Matari ne réussirent pas à tromper les blancs. On savait depuis longtemps à la station que sous les dehors d'un

plat courtisan, le malicieux nègre cachait une ambition sans bornes, un désir effréné de ressaisir le pouvoir avec l'assentiment des Européens.

D'accord avec Hanssens et Nilis, Stanley ne laissa entrevoir à Matari aucune espérance relativement à une restitution d'autorité reconnue. Mais comme ce noir personnage était très influent, on le traita, sous le rapport des cadeaux, à l'égal des chefs indigènes venus pour saluer Stanley.

Le 7 février, Stanley quittait Manyanga vers quatre heures, pour se rendre à Luteté. Avant de partir, il complimentait chaleureusement Nilis sur le bon ordre qui régnait dans son gouvernement et lui remettait des ballots de marchandises et diverses semences, pommes de terre et graines potagères.

Le 9, Van den Heuvel et Nilis procédaient au choix d'un terrain dans les parages de la station, pour y planter ou semer le tout. Les graines potagères, carottes, salades, etc., devaient donner de bons résultats plus tard; mais les pommes de terre ne produisirent qu'une masse de verdure.

Cette occupation en plein soleil valut à Nilis une indisposition, un commencement de scorbut aussitôt combattu par les médicaments homéopathiques du docteur Van den Heuvel.

Vers la mi-février commençait la saison dite des grandes pluies, qui devait durer jusqu'au 10 mai environ.

Durant cette époque, il y avait chaque jour, surtout le soir, des tornados terribles: éclairs, coups de tonnerre incessants, averses diluviennes; l'après-midi, soufflait généralement un aquilon furieux; le thermomètre atteignait en moyenne vingt-trois degrés centigrades.

Outre Nilis, le docteur eut à soigner à Manyanga le capitaine Hanssens, terrassé pendant dix jours par une fièvre persistante.

Sans attendre son complet rétablissement, Hanssens quitta Manyanga le 23 février, pour regagner le haut Congo.

Comme il était encore très faible, il se fit transporter en hamac jusqu'au bas de la montagne; mais, par humanité, en présence des difficultés inouïes qu'éprouvaient ses porteurs, le capitaine, renonça à ce mode de transport et s'engagea résolument à pied sur le semblant de route tracée par le passage des caravanes le long de la rive sud du Congo.

Cette route devait plus tard être établie par les agents de l'Association; Parfonry, relevé par Avaert dans le commandement de la station d'Issanghila, fut appelé à la commencer dès les premiers jours de mars 1883.

Le 4, le sous-lieutenant de passage à Manyanga prévenait Nilis de sa nou-

velle mission, dont la réalisation lui paraissait fort difficile dans l'espace de trois mois, accordé par l'Association.

Parfonry ne disposait en effet que de quarante travailleurs noirs de Zanzibar, peu initiés ou même étrangers au métier de cantonnier, mais solides, habiles à manier la hache, rompus aux travaux de mineurs, et capables, sous l'œil du maître, d'un labeur soutenu et de vigoureux efforts.

Ce petit nombre de bons ouvriers eût, à la rigueur, permis à Parfonry de terminer sa mission pénible dans l'intervalle de temps fixé, si la saison eût été propice.

Ouvrir une route durable et accessible à d'énormes chariots-wagons, la hache au poing, à coups de pioche, de pelle et de poudre de mine, sur une longueur de plusieurs dizaines de kilomètres; fouiller un sol transformé en maints endroits par les pluies en masse de boue épaisse et fétide, était un véritable travail d'Hercule, semé de périls et de fatigues sans nombre.

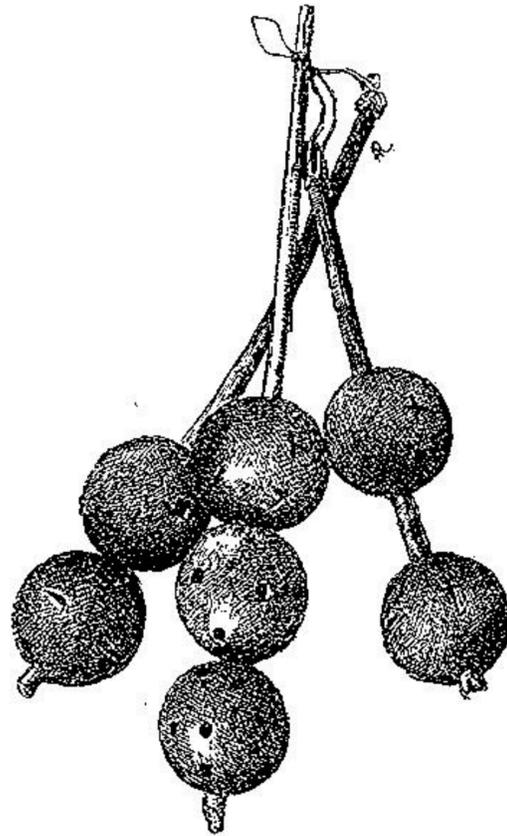
Néanmoins Parfonry se mit à l'œuvre, et dès le 6 mars il dirigeait lui-même son escouade de routiers, sapant, émondant, minant, çà et là, sur un espace de la route, presque en face de Dandanga.

Dans l'accomplissement de ses fonctions, le brave sous-lieutenant n'avait d'autre consolation que le travail, et d'autre satisfaction que de recevoir au passage des caravanes des nouvelles de ses compatriotes.

Le 10 mai, il apprit le déplacement de Van Gele qui, laissant à un Suédois le commandement de Luteté, était appelé par Stanley au delà du Stanley-Pool.

Le 12, à sa grande surprise mêlée de contentement, Parfonry voyait s'avancer sur la route de Luteté, Amelot, guidant allègrement, aux doux sons de l'ocarina, une faible caravane de noirs.

Amelot allait remplir par intérim les fonctions de chef de station à Luteté. L'agent, M. Luksick, nommé à ce poste, était, paraît-il, réduit par les djiggas à l'immobilité.



INSTRUMENT DE MUSIQUE FÉTICHE
(COLLECTION DE M. FLEMING).

Avec quelle joie Amelot apprenait à son compatriote la distinction dont il était l'objet ! Cette place intérimaire de chef de station serait pour le jeune Belge, jusque-là en sous-ordre, l'occasion de se signaler et de mériter le titre et l'emploi définitif de commandant de poste.

« Nous serons bons voisins, je l'espère, pendant plusieurs mois, dit Parfonry en prenant congé du marcheur. Ma route s'avance ; les travaux m'amèneront sous peu aux abords de votre station. Conservez-vous à Lutetè, mon cher Amelot, toujours gai et bien portant ; je vous y ferai de fréquentes visites, et nous y passerons de douces soirées consacrées aux souvenirs, aux causeries intimes que vous entremêlerez des refrains si chers à la patrie. »

Hélas ! l'explorateur propose, et le brûlant climat de l'Équateur dispose.

Le 14, au matin, des nuées orageuses s'amoncelèrent au-dessus des tentes de Parfonry ; vers deux heures de l'après-midi elles s'entr'ouvrirent et de leurs masses noirâtres laissèrent échapper des gouttes d'eau tiède, larges et serrées ; à trois heures, comme un rideau de théâtre qui se lève au signal du régisseur, les nuages se replièrent loin dans l'espace, et le soleil darda ses rayons de feu à pic sur le chantier des constructeurs du chemin.

La pluie avait été courte, mais torrentielle. Dès qu'elle eut cessé, Parfonry sortit imprudemment nu-tête de sa tente, et courut pour examiner les dégâts occasionnés.

La terre, récemment remuée et terrassée au prix des plus pénibles labeurs, était ravinée, crevassée par les eaux ; sur certains points, les talus de la nouvelle route s'étaient éboulés ; çà et là, des rameaux, des troncs d'arbres, saisis puis abandonnés par le torrent momentané, barraient le chemin tracé.

C'était plus qu'un travail compromis ; tout était à refaire sur une longueur de quatre kilomètres.

Immobile au milieu du gâchis, le sous-lieutenant, les yeux hagards, la tête perdue entre les mains, constatait avec un douloureux serrement de cœur les désastreux effets de l'orage. Les pensées les plus décourageantes se succédaient dans son esprit.

« De quelle volonté, murmurait-il, de quelle opiniâtre énergie faut-il être doué pour remplir dignement son devoir, dans ce pays maudit où les causes naturelles se liguent contre nous avec l'insuffisance, l'incapacité, le mauvais vouloir, des gens ! Réussirai-je jamais à me tirer sans honte de la rude tâche que l'on m'a confiée ? Ah ! déplorable tempête !

« Combien je souffre ! Je suis abattu ! ma tête est en feu ! suis-je fou ? à moi ! à moi !... »

Sur ces derniers mots prononcés avec égarement, Parfonry s'affaissait sur lui-même et tombait à la renverse, victime d'une insolation, dans l'eau fangeuse du chemin.

Quelques Zanzibarites l'avaient aperçu. Ils le relevèrent et le transportèrent mourant à la station de Manyanga.

Lessoins intelligents, le dévouement infatigable du sympathique docteur Van den Heuvel, disputèrent quelques jours encore à la mort cette jeune et vigoureuse organisation.

Peut-être Parfonry eût-il été sauvé, si un drame sanglant n'eût accru l'intensité de son affaissement physique et moral.

Le 18 mars, les Belges bien portants de la station, invités par Nilis à assister au lancement d'un nouveau canot, s'étaient réunis sur les bords du fleuve et avaient confié la surveillance du malade à M. Luksick, le titulaire de la chefferie de Luteté, victime, lui, des dermatophiles pénétrants.

Parfonry, accablé par la souffrance, était légèrement assoupi; sa respiration saccadée troublait par instants, comme un râle pénible, le silence de la chambre à coucher.

Le Suédois Luksick, assis près de la couchette, souffrait lui-même atrocement.

Les bras appuyés sur les genoux, les mains supportant la tête, il contemplait fixement, d'un œil morne et glacé, le malade qu'il gardait, et écoutait avec un rictus sur les lèvres les plaintes douloureusement étouffées du malheureux. Pas une idée consolante, pas une pensée d'espoir ne passait alors dans sa tête. En fait, il touchait à la démence.

Jugeant Parfonry profondément endormi, Luksick se traîna sur les mains et les genoux, les pieds refusant de le soutenir, jusqu'à l'extrémité de la couchette où pendait au ceinturon de l'officier un revolver chargé.

Saisissant cette arme, le Suédois en approcha le canon de sa tempe droite et pressa la détente. Le coup partit, Luksick roula sans pousser une plainte.

Au bruit de la détonation, Parfonry s'était brusquement soulevé sur sa couche.

La vue des caillots de sang qui s'échappaient de la plaie béante du suicidé provoqua chez le malade une sensation indicible. Il se leva malgré sa faiblesse, comme pour porter secours à son ex-garde-malade, le prit dans ses bras amaigris, l'appela, le tourna, le retourna. Tout fut inutile, Luksick était mort, et son visage encore calme indiquait que le trépas avait été instantané.

Cette émotion secoua terriblement le malade.

Lorsque Nilis et Van den Heuvel revinrent à la station, ils trouvèrent le pauvre Parfonry en proie au délire, gesticulant, criant convulsivement :

« Oh ! Amelot sera content ! Luksick s'est suicidé ! Amelot sera nommé commandant en titre de Luteté ! »

Le poignant spectacle de ce malheureux délirant à côté du corps sanglant du suicidé étreignait à la gorge et annihilait les facultés de Nilis. Il restait là, immobile, muet, tandis que Van den Heuvel, plus calme, procédait avec sang-froid à l'examen du cadavre et administrait au malade affolé une potion dont l'effet bienfaisant amena avec le sommeil quelques heures de tranquillité.

Le lendemain, on enterrait Luksick dans la nécropole où s'élevaient déjà les tombes de plusieurs Zanzibarites.

Le cérémonial des funérailles fut réglé selon le rite des indigènes de la côte orientale.

Ce même jour, Van den Heuvel, resté à la station auprès de Parfonry, constatait une aggravation fatale dans l'état du jeune officier. Le délire persistait et le mal prenait toutes les apparences de la fièvre typhoïde.

Le docteur s'établit au chevet de son compatriote. Durant trois jours il le disputa à la mort. Avec de l'eau bouillante, n'ayant rien de mieux à sa disposition, Van den Heuvel prépara des espèces de cautères qu'il appliquait, toujours poudrés de sulfate de quinine. Pendant la nuit, il administrait des injonctions hypodermiques d'un gramme du même médicament chacune.

Ces soins incessants devaient être, hélas ! sans résultats heureux.

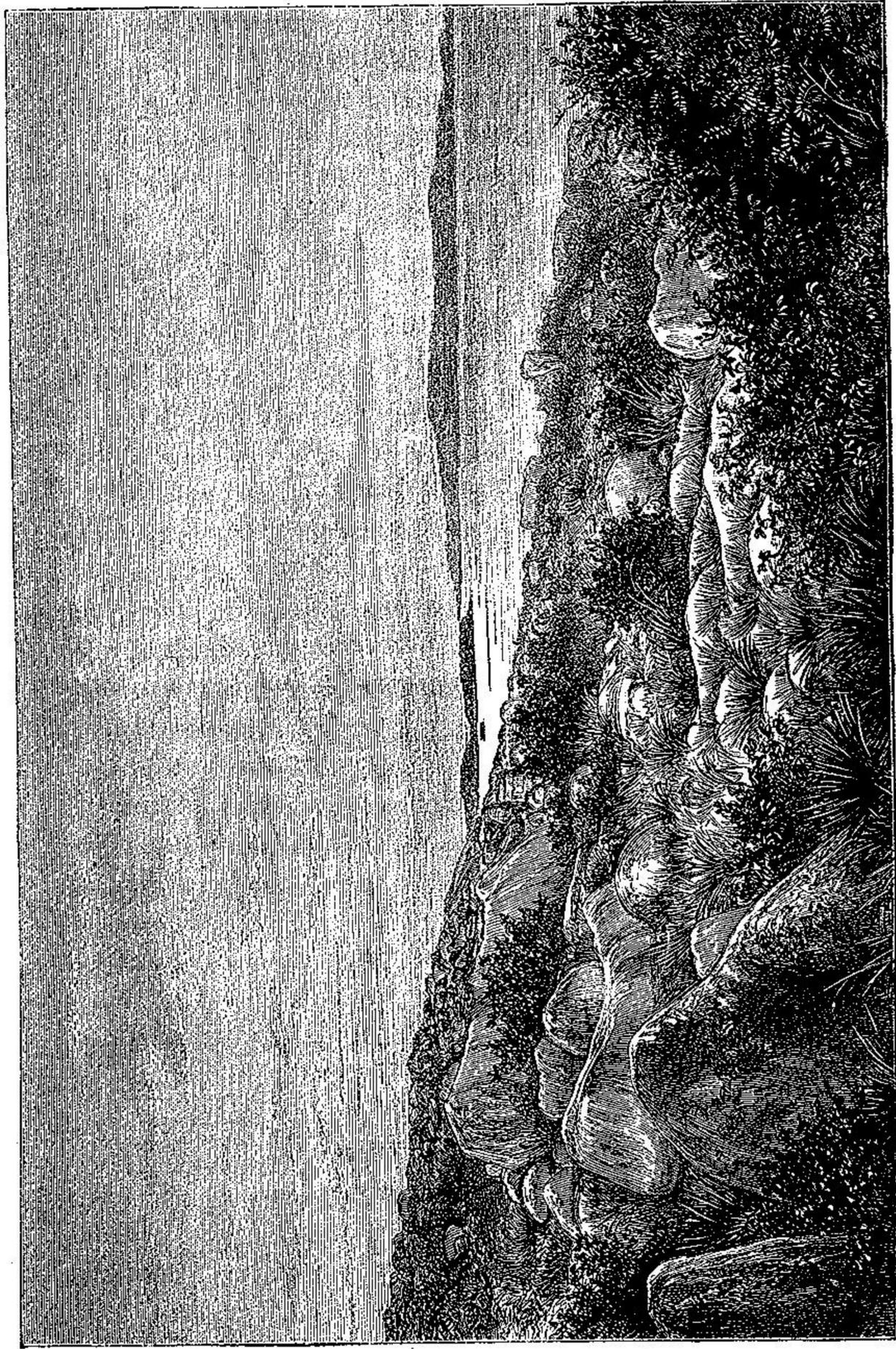
Le 24, Parfonry eut le typhus bien déclaré ; la journée fut pour lui remplie par un râle ; à 9 heures et demie du soir il rendait le dernier soupir, sans avoir repris ses sens et sans manifester une souffrance réelle.

Tous les blancs présents à Manyanga avaient assisté à l'agonie du regretté jeune homme, cherchant en vain à saisir dans ses dernières paroles l'expression d'un désir, d'une volonté, d'un regret.

Le dimanche 25, les habitants de Manyanga-Nord rendaient au malheureux défunt les honneurs funèbres. Nilis prononçait sur la tombe de son compatriote des paroles émues, coupées parfois par un sanglot.

Enlevé à la fleur de l'âge, sept mois après son arrivée au Congo, Parfonry avait néanmoins assez vécu pour montrer qu'il y avait en lui les éléments que doit posséder tout homme qui s'élève au-dessus des autres par sa propre valeur morale.

Sympathique à tous ceux qui le connurent, Parfonry avait allié aux qualités du cœur une bravoure remarquable, beaucoup de talent et une ardeur infatigable au travail.



LE CONGO PRÈS DE LUTETÉ.

Les pénibles événements qui venaient de se dérouler en si peu de jours à Manyanga, éprouvèrent diversement la colonie blanche de la station.

Nilis et Van den Heuvel, les deux agents belges qui exerçaient en raison de leurs fonctions, l'un l'autorité, l'autre un ministère entraînant le respect, durent réagir contre les tendances au découragement ou à la nostalgie qui s'emparèrent des Européens.

Dans la nuit qui suivit l'enterrement de Parfonry un agent de l'Association, Ivaert, marin de passage à Manyanga, fut subitement atteint de folie.

Obligé de coucher dans la chambre du défunt, il avait à contre-cœur obéi à cette nécessité. Dans la nuit, il éprouva des sentiments d'effroi inconcevables et ses cris amenèrent auprès de lui le lieutenant Nilis.

Ivaert, drapé dans sa toile de couchage, ressemblait à un fantôme; pâle, les cheveux en désordre, il courait de tous côtés, pleurant, hurlant, croyant voir partout l'ombre du mort. Le pauvre diable était pris de folie.

On dut le garrotter, le coucher sur son lit, l'enfermer à double tour et mettre à sa porte un gardien.

Cette folie passagère, effet de prétendues visions, disparut au retour de l'aube; mais un accès nouveau s'empara d'Ivaert, le lendemain 26.

Sur les conseils du docteur, Nilis expédia Ivaert avec une caravane partant pour Luteté. Ivaert consentit joyeusement en apparence à ce déplacement, mais, arrivé sur la rive sud, en face de Manyanga, il s'arrêta et s'établit avec quelques Zanzibarites dans des huttes d'herbages élevées spontanément.

Le pauvre insensé passa là plusieurs jours, offrant de loin aux blancs de la station l'écœurant spectacle de ses étranges accès. Sa folie dominante était de refuser la nourriture préparée à son intention, pour partager le repas au riz des Zanzibarites; il avait du reste adopté plus que les coutumes de ses noirs compagnons, il s'habillait aussi comme eux.

A cette époque de l'année, les indigènes descendaient des villages perchés sur les collines et s'installaient pendant le jour sur les rives du fleuve, pour s'y livrer surtout aux occupations de la pêche. Les femmes et les enfants suivaient les hommes dans cette pérégrination quotidienne.

La présence d'un blanc possédé d'un fétiche avait amené autour d'Ivaert un nombre incalculable de natifs. Pour eux un blanc sain de corps et d'esprit est l'égal d'un demi-dieu; un blanc aliéné atteint de folie équivaut à un dieu complet.

Il n'était pas rare de voir des groupes compacts d'adorateurs respectueux

se former autour d'Ivaert dans ses pénibles moments d'accès d'aliénation mentale.

Toute la journée quelques femmes et de nombreux enfants s'accroupissaient autour de lui, les unes vaquant à des soins d'hygiène et de propreté, les autres jouant, murmurant en chœur les refrains tristes et monotones de la tribu; tous, frémissant d'une religieuse terreur, s'inclinant, courbant leur front dans la poussière, lorsque par un mouvement inconscient Ivaert promenait sur eux ses regards vagues et indécis.

Entre-temps, Nilis avait expédié à Stanley un courrier spécial relatant les déplorables incidents survenus à Manyanga.

Stanley dépêcha en réponse le lieutenant Valcke, son second, son bras droit, avec ordre d'assurer la continuation de la route entreprise par Parfonry, de confirmer Amelot dans son poste de chef de Luteté.

L'arrivée de Valcke à Manyanga coïncida avec celle d'une caravane conduite par Orban et Guillaume Van de Velde.

Ces deux derniers repartaient bientôt, emmenant Ivaert presque guéri. Ils allaient renforcer une expédition de découvertes commandée par le lieutenant Harou, récemment retourné au Congo.

Le 8 avril, Nilis et Van den Heuvel, seuls blancs de la station, décidèrent une excursion, une promenade à l'aventure dans les environs de Manyanga. Callewaert, arrivé la veille du Stanley-Pool, surveilla la station.

Le 8 était un dimanche, journée consacrée au repos aussi bien pour les blancs obéissant aux principes religieux européens, que pour les Zanzibarites, excellents musulmans, heureux d'ajouter au farniente du vendredi le repos dominical.

Les Belges descendirent le versant nord-est de la colline et s'égarèrent ensuite dans les grandes herbes. Suivant la direction nord, ils s'éloignaient par conséquent de la rive droite du Congo. Ambari, compagnon inséparable des excursions de Nilis, était avec eux.

Après trois heures de marche, on arriva dans un petit village, N'jenga, où les indigènes saluèrent du nom de *séfou-séfou* le lieutenant Nilis. (*Séfou-séfou* signifie l'homme à la barbe, le roi barbu.) Ce surnom fut acquis depuis au chef de Manyanga, et subsista même après que Nilis eut fait tomber sous le rasoir la magnifique barbe qui le lui avait valu.

Ce village de N'jenga, où les indigènes étaient fort aimables, commandait une région très fertile. Il devint par la suite le marché maraîcher le plus important, le centre de ravitaillement des blancs de Manyanga.

Les notables de cette localité invitèrent avec insistance les blancs à par-

tager leur repas, composé de toutes sortes de mets confectionnés à l'huile de palme. Cette insistance eût décidé Nilis et Van den Heuvel à accepter, s'ils n'avaient pas été témoins des procédés peu appétissants des cuisiniers de l'endroit.

Les artistes culinaires préparaient certaines boulettes, mélange de farine de manioc, de beurre de palme et autres ingrédients, en roulant le tout dans leurs mains, qu'ils passaient préalablement dans leur chevelure grasseuse.

Malgré la longueur et l'heure matinale de la promenade, Nilis et Van den Heuvel n'étaient pas affamés au point de manger, les yeux fermés, des mets ainsi préparés. Ils se contentèrent de quelques fruits, prirent congé de leurs nouveaux amis et regagnèrent la station, en glissant dans les grandes herbes.

Le retour fut pour eux un cruel supplice. La route était une véritable fournaise; sous les rayons ardents d'un soleil précurseur de l'orage, on voyait les molécules de chaleur sortir de terre, les objets, plantes, cailloux, ronces de la route, semblaient vibrer.

Rentrés à Manyanga, nos deux excursionnistes exténués juraient, mais un peu tard, qu'ils ne tenteraient plus au Congo, durant le mois d'avril, des promenades de plaisir.

Huit jours après, le docteur Van den Heuvel partait pour Léopoldville avec trois jeunes Kabindas et quelques porteurs zanzibarites; le *Royal* emmenait Callewaert vers Issanghila; Nilis se retrouvait seul, et subissait plus que jamais l'affreuse nostalgie, ce mal fréquent de l'exilé.

Le 21 avril, une désolante missive apportée à Nilis par un caravanier venu de Léopoldville accroissait la tristesse, le spleen du lieutenant.

Son compagnon de bord du *Roquelle*, son brave ami le lieutenant Grang, était mort à Léopoldville, le 11 avril, emporté par l'insatiable fléau africain, la *bilieuse*, cette maladie terrible contre laquelle le jeune pionnier avait vaillamment lutté.

En butte depuis longtemps aux accès périodiques de l'ingrate fièvre, Grang n'en accomplissait pas moins avec un dévouement sans exemple tous les services qu'on demandait de lui.

Aussi grand de taille que loyal et fidèle agent de l'Association, le jeune officier distingué par Stanley avait été désigné vers la fin de mars pour diriger une expédition vers le haut Congo.

A cet effet, il s'occupait lui-même de rassembler tous les éléments nécessaires à cette entreprise, et après s'être fait tour à tour recruteur de

troupes indigènes, emballer, forgeron, charpentier, etc., il était devenu constructeur de steamer.

Cette dernière fonction l'avait retenu au port de Léopoldville dès les premiers jours d'avril. Désireux de hâter l'achèvement de son embarcation, Grang, stimulant par l'exemple la bonne volonté de ses ouvriers, travaillait, en bras de chemise, au milieu d'eux, jouait du marteau et de la hache comme l'eût fait le plus expert charpentier d'Europe.

Les intempéries du ciel ne pouvaient modérer l'ardeur du laborieux pionnier.

Un après-midi, Grang mit la dernière main à la construction du bateau ; il enfonça les derniers clous, ficha la hampe au sommet de laquelle se déployèrent les couleurs de l'Association, et aida les noirs à effectuer le lancement de l'immense pirogue.

Sous les coups de marteau redoublés et sonores, les madriers servant de support au canot s'écartèrent et délivrèrent de toute entraves la proue qui glissa et bondit sur les eaux du Stanley-Pool, miroir reflétant alors les teintes sombres d'un ciel orageux.

Soudain l'orage sévit avec une violence inouïe, une avalanche d'eau interrompit la manœuvre ; les noirs allèrent précipitamment à la recherche d'un abri ; Grang, inquiet du sort réservé par la tempête à son embarcation, s'acharna, sous le fouet battant de la pluie, à l'amarrer à la rive par des cordages de rotang.

Ce travail nécessita du temps et de prodigieux efforts. Grang le termina ; mais lorsque, fier d'avoir réussi, il songea à sa propre personne, il reconnut son imprudence irrémédiable : ses vêtements de toile étaient trempés comme s'ils sortaient du baquet d'une blanchisseuse ; l'eau ruisselait partout sur son corps, naguère couvert de sueur.

Pas un vêtement de rechange n'était en sa possession ; il s'abrita un instant, pour échapper aux dernières fureurs de la pluie, et regagna ensuite la station sous le souffle glacial du vent qui avait chassé les nuées.

Arrivé à Léopoldville, il se coucha pour ne plus se relever. Sa constitution ébranlée ne fut plus qu'une proie facile pour un accès de la redoutable fièvre bilieuse.

L'infortuné Grang ouvrit la liste des glorieuses victimes de l'œuvre africaine, inhumées dans la nécropole de Léopoldville, à l'ombre de quelques bananiers et de séculaires bombax.

Sa perte, vivement déplorée par l'Association, impressionna douloureusement tous les agents belges ou étrangers qui, en Afrique, avaient appris à estimer et à chérir cet excellent camarade, ce jeune et vaillant pionnier

qui ne connaissait ni hésitations, ni plaintes, ni murmures, et remplissait sa tâche si rude et si pénible qu'elle fût, toujours le sourire sur les lèvres, en dépit du mal qui mina les derniers mois de sa vie trop courte.

Nilis en éprouva un chagrin inexprimable, et la soirée du 21 avril 1883 fut sans contredit pour le lieutenant l'une des plus tristes, des plus pénibles, passées par lui sur le plateau de Manyanga : soirée de veille, où la mémoire et l'imagination du lieutenant évoquèrent les sinistres événements qui plongeaient coup sur coup dans le deuil la valeureuse cohorte européo-africaine, suicide de Luksick, décès de Parfonry, folie d'Ivaert, mort de Grang.

De tels pensers eussent pu décourager et abattre une âme indécise, timorée; ils traversaient le cerveau de Nilis, sans ébranler son entier dévouement à la cause africaine.

Les derniers jours d'avril 1883 furent marqués par de formidables orages; la nuit surtout, la tempête sévissait avec fureur. Les roulements prolongés du tonnerre, les éclairs incessants qui déchiraient les ténèbres, les rafales effrénées de l'ouragan menaçaient sans cesse de renverser, d'incendier, d'emporter les constructions de Manyanga.

Du 1^{er} au 10 mai, ces épouvantables scènes nocturnes changèrent de théâtre; seuls les échos affaiblis de la voix puissante des éléments parvenaient à la station. La période des tornados touchait à sa fin, les pluies étaient plus rares, la chaleur encore excessive.

La saison sèche commençait.

Dans la nuit du 10 au 11 mai, les indigènes du district de Manyanga célébrèrent avec le retour du printemps des tropiques la reprise des divertissements nocturnes.

Bon nombre de natifs, enrôlés par Matari au service de l'Association, se trouvaient précisément à cette date réunis à la station. Ils demandèrent à Nilis la permission de fêter la lune nouvelle.

Le lieutenant, bien que faible, indisposé, éprouvant une grande lassitude et par suite un pressant besoin de sommeil, accéda aux désirs de ses noirs subordonnés.

Zanzibarites, Krouboys, Kabindas et natifs se livrèrent à leurs ébats.

L'ensemble de la fête fut superbe, en dépit de la mauvaise grâce que mit à l'éclairer l'astre en l'honneur duquel les noirs se disloquèrent.

Improvisations rythmées, chants en chœur, battements de mains en cadence, danses d'ensemble, serpentines, combats dansants, figures spéciales d'un quadrille africain, balancements de nègres se tenant comme enchaînés avec mouvements en avant, en arrière, séances de dislocations,

d'assouplissements, gymnastique, bonds, jongleries, salves de mousqueterie, malafou, rien n'y manqua, sauf la clarté et la franche gaieté.

Le lendemain matin, calme parfait à Manyanga. Les Zanzibarites consacraient à leurs oraisons la journée du vendredi; tout le personnel noir profitait de la circonstance pour faire relâche, en tant que travail.

Nilis commença des observations météorologiques dont nous extrayons certains renseignements.

Pendant la saison sèche, le ciel est presque chaque jour voilé, dès le matin par un léger brouillard grisâtre; une pluie fine, sorte de brume désagréable, tombe jusqu'à dix heures environ; à ce moment, une brise venue de l'ouest chasse les vapeurs; il fait presque froid; vers midi, le soleil se montre dans tout son éclat, la chaleur augmente rapidement; à deux heures du soir, le thermomètre marque à l'ombre de vingt-neuf à trente degrés, et lorsqu'on vient de l'extérieur on ressent en entrant dans un appartement une fraîcheur très vive.

Cette dernière sensation est comparable à celle que l'on éprouve lorsqu'on descend dans une cave de brasserie, après avoir circulé quelques heures dans les rues de nos villes d'Europe, transformées au mois d'août en brasiers ardents.

Le 17 mai, Nilis était agréablement surpris par l'arrivée du boat amenant à Manyanga le lieutenant Haneuse et M. l'abbé Guyot, prêtre français en mission au Congo.

Le lieutenant Haneuse venait succéder à Nilis dans le commandement de la station de Manyanga.

